

Les muses de l'Apollonide

Bertrand Bonello lève pour nous le voile sur l'imaginaire qui a nourri son dernier film, *L'Apollonide, souvenirs de la maison close*, à travers une dizaine de films de toute époque qu'il a sélectionnés pour le FIF : plongée dans un univers confiné, hypersexué et fantasmagorique, où les corps sont mutilés, maquillés ou magnifiés, les femmes tour à tour dominantes ou dominées. Revue de détails.



• L'une des prostituées de *L'Apollonide*, mutilée par un client, devient la Femme qui rit, recherchée par certains amateurs. Une référence à *L'Homme qui rit* de Hugo, dont les commissures échancrees inspirèrent le Joker de Batman, mais aussi une adaptation réalisée en 1928 par l'Allemand Paul Leni à Hollywood et projetée lundi.



L'Apollonide, souvenirs de la maison close.

• Addiction à l'argent facile, à la fumée douce de l'opium. Dépendance et spirale de la prostitution, en volutes implacables pour les héroïnes de cette carte blanche (comme la poudre). Pour les hommes, c'est aussi la recherche infinie d'une dernière bouffée de plaisir. Ci-dessous : *La Rue de la honte*, du Japonais Kenji Mizoguchi (1956).



• Belles, très belles, ou « ordinaires » comme on dit, peut importe. Elles partagent toutes le dur métier de la séduction, de l'étreinte sans désir, de l'exhibition routinière. Les fards coulent, le temps passe, la violence physique ou psychique finissent par marbrer les chairs et creuser les visages. Ci-contre : *Lola, une femme allemande*, de R. W. Fassbinder (1981).



Morgane Bellier, Claire Chanvry et Élodie Varin

Bonello à la carte

Vendredi 14

- ▶ *L'Apollonide...*, B. Bonello
13 h 45 au Manège
- ▶ *L'Inconnu*, T. Browning
17 h 15 au Concorde
- ▶ *La Rue de la honte*, K. Mizoguchi
22 h au Théâtre

Samedi 15

- ▶ *Les Fleurs de Shanghai*,
Hou Hsia-Hsien, 10 h 30 au Manège
- ▶ *Boulevard de la mort*, Q. Tarantino
23 h 30 au Concorde
- ▶ *La Paloma*, D. Schmid
19 h au Concorde
- ▶ *Ingrid Caven*, B. Bonello
14 h au Théâtre
- ▶ *Qui je suis d'après...*, B. Bonello
17 h au Théâtre

+ d'infos : <http://bit.ly/pJDjnQ>

Instantané



Chaque jour, le photographe Philippe Cossais nous livre un instantané du festival. Le monteur américain Walter Murch, à son arrivée à La Roche, le regard clair et les cheveux ébouriffés par le vent yonnais.

Ingrid Caven, présidente incandescente

Idole à la fois fascinante et possédée, elle a été l'une de ces filles du feu qui magnétisèrent le cinéma des années 1970. Après Monte Hellman en 2010, la comédienne et chanteuse Ingrid Caven préside le jury de cette édition du FIF. Née à Sarrebruck en Allemagne, elle est exposée à la flamme du spectacle dès l'âge de 4 ans. Une scène pour le moins singulière : en 1943, la fillette est conduite sur le champ de bataille afin d'y interpréter des chants de Noël pour des soldats de l'armée hitlérienne. Cet épisode et beaucoup d'autres, comme autant d'éclats, ont nourri le beau livre *Ingrid Caven* (rééd. Folio), composé par son compagnon, l'écrivain Jean-Jacques Schuhl, et qui remporta le Prix Goncourt en 2000. Ingrid Caven sera révélée au cinéma par l'ogre de la nouvelle vague allemande, Rainer Werner Fassbinder, dont elle fut l'égérie et l'épouse. Le film *L'Amour est plus fort que la mort* (1969) est le premier d'une longue série : ils tourneront ensemble neuf films entre 1969 et 1981, *L'Année des treize lunes* marquant la fin de leur aventure commune, juste avant la disparition précoce du cinéaste. Caven a aussi joué pour d'autres voyants du cinéma : Raoul Ruiz, Jean Eustache, Werner Schroeter ou Daniel Schmid, dans *La Paloma* (1974), que la comédienne présentera avec le réalisateur Bertrand Bonello, autre invité de cette édition, samedi à 19 h au Concorde. La présidente de ce FIF 2011 s'est aussi



Ingrid Caven

très tôt sacrée à la chanson, s'inscrivant dans la tradition du cabaret allemand tout en y injectant du rock et de la musique classique. Elle sort dès 1979 son premier album, *Ingrid Caven au Pigall's*. Cinq autres suivront, dont *Chambre 1050* (2000) et *Ingrid Caven chante Edith Piaf* (2001). De ses concerts, constituant des performances au sens le plus large du mot, Bertrand Bonello porte témoignage dans une captation de récital, *Ingrid Caven, musique et voix*, projetée samedi au Théâtre à 14 h, en présence de Caven et du cinéaste. Du capiteux et de l'électrique en perspective.

Anna Puyau

Éclats d'Aoyama

Les films inédits d'un fertile expérimentateur japonais

Des cigarettes posées à l'entrée d'une maison. Le dé clic d'un appareil photographique. Un jeu de cartes. Presque rien, et pourtant : dans chaque film du Japonais Shinji Aoyama, le plus infime détail, la plus petite tête d'épingle peuvent vite prendre des dimensions cosmiques. C'est que le cinéaste prête une extrême attention à la texture même des images et du son. Ce dont son film *Eli, Eli, Lema Sabachtani* (samedi au Concorde à 21 h 15) est à sa manière la fable. Le son y a des conséquences physiques aussi bien sur le corps des personnages que celui des spectateurs : les héros du film sont deux musiciens mutiques dont les compositions (parfois assourdissantes) semblent avoir un pouvoir curatif sur une mystérieuse maladie... Comme eux, Aoyama travaille en

percussionniste, adepte des brusques variations rythmiques, le cinéaste reprenant à son compte un adage de Truffaut : « Si on tourne un film très vite, le rythme du film s'accélère, et si l'on tourne lentement, le film avance aussi à cette vitesse. ». Le fantastique Rubik's Cube que constitue la filmographie d'Aoyama, présent à La Roche à partir d'aujourd'hui, comporte de multiples facettes. Arrêts sur images : d'abord un face à face silencieux entre les protagonistes de *Crickets*. Entre dégoût et farce, les repas sont ici des scènes clés qui traduisent à la fois l'étrangeté du film et l'ambiguïté de la relation que Kaoru noue au quotidien avec un aveugle. Les rares paroles résonnent dans une ambiance pesante, l'histoire se déroule à l'extérieur

de Tokyo, en pleine nature. Il s'agit pour la jeune femme de s'interroger sur cette exclusion qu'elle semble avoir choisie, et qu'une rencontre peut bouleverser. Un autre huis clos, celui de *Lakeside Murder*, un thriller d'entomologiste encore une fois hanté par la question de l'isolement. Sur le qui-vive, le photographe de *Tokyo Koen* guette lui sa cible, pour qui il voue bientôt un intérêt obsessionnel. Cette fois-ci, ce n'est plus le son qui est mis en abyme, comme dans *Eli, Eli...*, mais l'image. Tel ce photographe dépassé par sa lubie, l'œuvre d'Aoyama, par-delà son extrême diversité stylistique, est peut-être bien cela : un jeu tout à la fois arbitraire et essentiel, abyssal sous ses dehors anodins.

Caroline Bugajski et Alexandra Goubin



Crickets, en présence de S. Aoyama dimanche au Concorde, 17 h



Lakeside Murder case, présenté par S. Aoyama aujourd'hui au Concorde, 22 h 45



Tokyo Koen, en présence de S. Aoyama samedi au Concorde, 13 h 45

Et aussi

■ **Poème documentaire**
Premier échantillonnage offert à La Roche par le FID Marseille (Festival international du documentaire) avec *Poussières d'Amérique* d'Arnaud des Pallières, qui entrelace les récits d'une vingtaine de vies et le passé sulfureux de l'Amérique, à travers des archives venant de tous les horizons.
Poussières d'Amérique, au Théâtre, 17 h 30

■ **Parlez-vous l'espagnol ?**
Une mère hystérique, une fille complexée, un père coincé entre les deux : c'est la petite famille américaine dans laquelle le réalisateur James L. Brooks (également connu comme producteur des *Simpson* et présent à La Roche à partir de dimanche) immerge Flor, une pétillante Mexicaine mère célibataire. Malentendus linguistiques et culturels entraînent la jeune femme, embauchée comme gouvernante, dans une spirale infernale, entre drôlerie et violence feutrée.
Spanglish, au Concorde, 13 h

■ **À l'abattoir**
Dans *Entrée du personnel*, Manuela Fresil nous immerge dans le cycle des « chaînes de production » et décrit les conditions difficiles des travailleurs d'aujourd'hui (en l'occurrence dans un abattoir). Dans le froid décor de l'industrie alimentaire, la réalisatrice creuse l'indistinction entre hommes et machines. Ce documentaire, produit avec le concours de la région Pays de la Loire, a été primé au FID de Marseille 2011.
Entrée du personnel, au Théâtre, 20 h

Aujourd'hui en compétition

► **Les Chants de Mandrin**
de Rabah Ameur-Zaïmeche
Des compagnons du célèbre hors-la-loi Mandrin se lancent, après l'exécution de leur chef, dans de nouveaux trafics, au cœur de la France du XVIII^e siècle. Après les très contemporains *Wesh Wesh, qu'est-ce qui se passe ?*, *Bled Number One* et *Dernier Maquis*, Rabah Ameur-Zaïmeche investit à sa manière et dans une économie ressermée le film d'époque. À chaque nouvelle réalisation, sa troupe s'enrichit de nouveaux visages : *Les Chants de Mandrin* réunit Hippolyte Girardot, Jacques Nolot ou encore le philosophe Jean-Luc Nancy.
Manège, 19 h 30 en présence du réalisateur

► **Aita**, de Jose-Maria de Orbe
Un gardien solitaire entretient une belle demeure abandonnée dans un village basque. Primé en 2010 au festival San Sebastian, ce long métrage espagnol ne raconte pas l'histoire d'un homme, mais évoque le travail du temps sur les êtres et les choses. C'est un film poétique porté par une musique sacrée qui invite à la contemplation de chaque faisceau de lumière.
Manège, 21 h 45, en présence du réalisateur



Découverte d'une série : notre Coin quotidien

The Wire (*Sur Écoute*), créée en 2002 par David Simon et Ed Burns, constitue l'une des séries emblématiques du renouveau de ce format télévisuel aux États-Unis. Le FIF projette cette année, à raison d'un épisode par jour, les six volets de la mini série *The Corner*, conçue par les mêmes créateurs deux ans avant *The Wire*, et réalisée par Charles S. Dutton. Nous voilà déjà dans une Baltimore blafarde : l'ancien quartier de La Fayette Street a perdu toutes ces couleurs d'antan. Loin des clichés et des généralités, *The Corner*, comme son nom l'indique, se poste au coin de la rue, là où des habitants démunis se croisent, là où la drogue se vend, entre deux descentes de police, à la lisière du documentaire. Voici Gary McCullough, ancienne fierté de sa famille ainsi que nous l'apprennent des flash-backs, mais aujourd'hui constellé de piqûres d'héroïne. Comme son fils DeAndre, désormais dealer, et son ancienne femme Fran, il était autrefois à l'image d'un quartier chaleureux, avant que le vert-de-gris de la rue n'envahisse tout. Le critique Jean-Marie Samocki,

l'un des auteurs d'un livre collectif consacré à *The Wire* (à paraître chez Capricci et Les Prairies Ordinaires) se postera quotidiennement au *Corner* pour présenter l'épisode du jour. Ainsi qu'il nous l'explique, « il est certes difficile de parler de *The Corner* sans évoquer la série *The Wire*. N'étant ni une suite, ni une autre saison, *The Corner* peut toutefois très bien être regardé indépendamment. Cette série est une métaphore du monde entier, une mise en abyme de notre société à travers le fonctionnement d'une ville, où chacun tient une place figée, où changer de statut devient de plus en plus compliqué (passer de la vie active, rompre avec le déterminisme social...). Au-delà, chaque épisode, qui a sa tonalité propre, peut être visionné pour



The Corner, Charles S. Dutton

lui-même. Inutile d'avoir tout suivi pour en comprendre les tenants et les aboutissants : à chaque fois, les personnages sont simplement confrontés (comme les spectateurs) à leur quotidien ».

Mathilde Freour

Chaque jour, un épisode de *The Corner* est diffusé à 12 h au Théâtre, en présence du critique Jean-Marie Samocki.

Walter Murch : comment révéler « les rêves endormis »



Martin Sheen dans *Apocalypse Now*, un film monté par Walter Murch.

Walter Murch, figure majeure du montage, collaborateur privilégié de Coppola sur *Apocalypse Now* ou *Le Parrain*, est aussi un théoricien de sa pratique. Il livre son expérience dans *En un clin d'œil*, paru récemment chez Capricci, et l'a partagée hier avec le public après la projection de *La Soif du mal*, film d'Orson Welles qu'il a remonté en 1998, 40 ans après sa sortie, en se basant sur des notes laissées le réalisateur. Morceaux choisis de la rencontre de Murch avec le public, hier.

À propos de son travail sur le projet *La Soif du mal*

« Les notes de Welles portaient à la fois sur l'image et le son. Un ami réalisateur, Rick Schmidlin, a pensé à moi pour ce projet car je travaille sur ces deux éléments. Nous avons travaillé sur ordinateur tout en respectant l'esprit du montage analogique. »

Sur Orson Welles

« Dès que j'ai lu ce document de 58 pages, j'ai eu le sentiment de comprendre ce que Welles souhaitait. Ces notes sont une véritable plongée dans ses pensées. J'ai trouvé en Welles un copain "cinématique". Il a été dépossédé de son film par Universal. C'est scandaleux car il est l'un des plus grands artistes du cinéma mais ce sont les aléas de la rencontre entre le cinéma et les droits juridiques. Quand je travaillais sur le film, je sentais la présence du fantôme de Welles. Ma seule déception a été de ne pas avoir son opinion sur le résultat final. Je n'ai pas compris toutes les remarques qu'il a laissées mais en voyant le film, j'ai saisi les raisons de ses choix. »

Sur les relations entre réalisateur et monteur

« Elles changent de film en film. Kathryn Bigelow [l'auteur de *Démolisseurs*] par exemple, est très présente dans la salle de montage. Le monteur joue pour le réalisateur le même rôle que l'éditeur pour son écrivain. Il incombe au monteur de proposer des scénarios alternatifs, qui sont autant d'appâts incitant les rêves endormis à se défendre et à se révéler. »

À propos d'*Apocalypse Now*

« C'était une sorte de Vietnam pour moi mais dans des proportions différentes que pour Coppola. À ce jour c'est le film sur lequel j'ai passé le plus de temps : un an pour le montage et un an pour le mixage son. »

CONFÉRENCE : le montage numérique, au Manège, 16 h 45.

À LIRE : *En un clin d'œil. Passé, présent et futur du montage*, Walter Murch, éd. Capricci.

L'auteur dédicacera son livre à partir de 17 h 45 devant le Manège.

OSS 117

Mission La Roche



James Bond franchouillard, l'agent OSS 117 (Jean Dujardin) ne doute de rien. Afin d'évaluer la réalité de son aplomb, passez donc la nuit avec lui (et d'autres films de Michel Hazanavicius), au Concorde à partir de 19 h 30, jusqu'à l'aube, avec un petit déjeuner offert par le FIF. Plus tôt dans la journée, à 14 h, toujours au Concorde, projection d'un des films choisis par Hazanavicius dans le cadre de sa carte blanche : le splendide *Victor Victoria* de Blake Edwards (1982), avec Julie Andrews.

Le FIF de demain



Quality Control, K. J. Everson



Boulevard de la mort, Q. Tarantino

À peine atterri à La Roche, le cinéaste **Jia Zhang Ke** présentera trois de ses films. On entendra aussi les échos de voix vibrantes, celles de **réfugiés palestiniens** au Liban (*My Land*), celle d'**Ingrid Caven** en concert, filmée par Bertrand Bonello (en présence des deux), ou celles, furieuses, des Walkyries de **Quentin Tarantino**, dans *Boulevard de la mort*. La compétition se poursuit avec la féerie inattendue d'un pressing industriel et une quête entre Allemagne et Cameroun.

Plus d'infos sur ► http://twitter.com/#!/fif_85 ► Facebook : Festival international du film de La Roche-sur-Yon ► www.fif-85.com : rubrique galerie media brèves

Encadrement éditorial : Hervé AUBRON
Rédaction : étudiants de l'IUT de La Roche-sur-Yon,
département Information et communication
Impression : Belz, La Roche-sur-Yon

